

elle s'affirma et persista comme une écriture vigoureuse et familière aux écrivains jusqu'au début du IX^e siècle. A l'époque carolingienne on chercha à la remettre en honneur et à s'en servir pour les manuscrits de luxe. On l'employa surtout, pour mettre en relief le début des livres ou des chapitres (pl. 45. 46. 47a); souvent même on écrivit en onciale des livres entiers. De même que la capitale, l'onciale — soit seule, soit mélangée à d'autres formes de lettres — a toujours été en usage pour les titres et initiales; elle subsiste aujourd'hui encore en beaucoup de formes de nos majuscules latines (pl. 33. 36. 42). La forme onciale de l'a l'emporta aussi dans la minuscule carolingienne et domine aujourd'hui encore dans l'écriture latine imprimée. De même la forme onciale du d s'introduisit dans la minuscule carolingienne, et elle fut généralement adoptée dans la minuscule gothique; elle domine aujourd'hui encore dans l'écriture gothique; elle est souvent aussi employée dans l'écriture latine courante d'aujourd'hui à côté de la forme droite.

En dehors de la belle onciale des calligraphes, qui nous est le mieux connue, il y avait aussi une onciale mélangée de formes minuscules et plus simple. C'est ainsi qu'était écrit l'épître de Tite-Live découvert en Egypte, le fragment de la *formula Fabiana* également découvert en Egypte et le Gaius de Verone (pl. 10a. 14. 18). Cette onciale simple a souvent une forme penchée, tendant à la cursive (pl. 14); on la rencontre en particulier dans les notes marginales (pl. 17. Sur cette forme d'onciale voir Thompson, *Handbook*, p. 196).

Dans les anciens codices en onciale les abréviations sont rares. On trouve d'ordinaire — comme dans les manuscrits en capitale — Q. = *que* et B. = *bus*; de plus, à la fin des lignes M est souvent remplacé par un trait, ou par un trait avec un point, et N par un simple trait. Un plus grand nombre d'abréviations se trouve dans les notes marginales de la chronique d'Eusèbe-Jérôme (pl. 17). Les manuscrits chrétiens ont les abréviations des *Nomina sacra*. Il n'y a que les manuscrits de droit qui soient riches en abréviations de diverses sortes (pl. 14. 18; voir le chapitre sur les *Notae iuris*).

Des ligatures se présentent surtout à la fin des lignes. L'E cédillé (*E caudata*), résultat de l'union AE, se trouve déjà dans un écrit en onciale du VI^e siècle (Commentaire de saint Jérôme sur le livre de l'Éclésiaste, dans la bibliothèque de l'Université de Wurtzbourg; voir Chroust, *Monumenta palaeographica*, livr. V, pl. 3, l. 15).

Séparation des mots et des phrases. Dans les anciens manuscrits les mots se suivent sans séparation aucune; plus tard on commence peu à peu à laisser des intervalles. La plupart du temps les phrases sont séparées par un petit espace, et souvent par un point. Les phrases nouvelles commencent généralement par une lettre agrandie; les nouveaux paragraphes commencent à la ligne et la première lettre agrandie fait saillie sur la marge. De même souvent chaque page commence par une lettre agrandie. Dans le Gaius de Vérone, à la fin des paragraphes, on a parfois deux points, ou deux points et un trait ondulé (:~), ou seulement un trait ondulé (pl. 18; voir Studemund, *Gaii institutionum* etc., p. XXV).

Le nom *unciales litterae* se rencontre pour la première fois dans le prologue de S. Jérôme au livre de Job : *Habeant qui volunt veteres libros, vel in membranis purpureis auro argentoque descriptos, vel uncialibus ut vulgo aiunt litteris onera magis exarata quam codices : dummodo mihi meisque permittant aut pauperes habere schedulas, et non tam pulchros codices, quam emendatos*. Cependant on ne sait pas quel genre de lettres S. Jérôme voulait exactement désigner par là. On suppose communément qu'il avait en vue de grandes lettres en général. Telle était aussi l'opinion de Mabillon; sous le nom de *unciales* il comprenait toutes les lettres majuscules (*De re diplomatica*,

lib. I, cap. XI, 4). Toustain et Tassin pour la première fois distinguent entre *capitalis* et *uncialis* dans le sens moderne : *par écriture onciale, nous entendons la majuscule de forme ronde et distinguée de la capitale par certains éléments* (*Nouveau traité*, II, 506 et III, 141).

Les onciales D et E se rencontrent déjà au II^e siècle dans les écritures cursives (pl. 9); M onciale se trouve quelquefois en des inscriptions du II^e siècle (Zangemeister, *Corpus inscriptionum latinarum*, vol. III, p. 965). Le plus ancien exemple connu d'écriture onciale se trouve dans le papyrus de l'épître de Livius découvert en Egypte, et que l'on fait remonter au III^e siècle (pl. 10a). Il est à remarquer que dans ce même papyrus on rencontre déjà des formes minuscules pour B, D, M et que quelques autres lettres, comme F, P, Q, R se rapprochent de la forme minuscule. L'inscription de Dioclétien de l'année 301 (pl. 11) renferme également des lettres onciales et minuscules.

Il y a un certain nombre de manuscrits en onciale, qui fournissent des critères extérieurs pour déterminer leur âge, par ex. : l'évangélaire de Verceil, attribué à l'évêque Eusèbe de Verceil († 371); la chronique d'Eusèbe-Jérôme, conservée à Oxford (pl. 17); la table pascalle de Zeitz, qui a été écrite peu après 447 (Mommsen dans les Mémoires de l'Académie de Berlin de l'année 1862, Berlin 1863, p. 537); le Codex Victor, à Fulda (pl. 21a); le Codex Amiatinus (pl. 21b); le Codex Prosper d'Aquitaine, à Trèves, de l'année 719 (Zangemeister-Wattenbach, pl. 49); le Codex de l'Ambrosiana avec les dialogues de Grégoire-le-Grand, écrit en 750 (Palaeographical Society, pl. 121); l'évangélaire d'Autun de l'année 754 (pl. 37). On remarquera aussi les deux dernières lignes de la pl. 20, de l'année 509/10. Enfin le manuscrit du *Liber pontificalis* de Lucque, écrit vers 800 (pl. 48b), nous offre un des derniers exemples d'une onciale vigoureuse.

Jusqu'ici les opinions sur la date des manuscrits en onciale non datés varient beaucoup entre elles. Voici d'après Chatelain des critères qui peuvent servir à fixer la date de ces manuscrits : Au V^e siècle H, L, N n'ont aucun trait d'ornement; les barres de F, T sont petites; la panse de P est petite et non fermée; la panse supérieure de R est petite et atteint à peine le milieu de la haste. Pour M et N à la fin des lignes on a très souvent un trait, souvent aussi un trait avec un point au-dessous, et ce signe d'abréviation se trouve en haut à droite de la voyelle précédente (pas pourtant dans tous les manuscrits). Les cahiers sont numérotés au bas de la dernière page, à droite. Les manuscrits dont les pages sont à double colonne, ont quelquefois la pointe du compas marquée entre les colonnes, au milieu, usage propre peut-être à l'Afrique ou à l'Espagne. — Les manuscrits du VI^e siècle sont la plupart du temps en parchemin très fin. F, L, T sont plus larges qu'au siècle précédent; la barre inférieure de F est presque aussi grande que la barre supérieure; L se termine quelquefois par une petite queue ou par un point; la barre du T est plus longue du côté gauche que du côté droit et elle porte un trait d'ornementation; la panse du P est plus grande, et pas toujours fermée; de même la panse supérieure de R commence à être plus grande; le troisième trait de N porte en haut un trait d'ornementation. Les cahiers sont numérotés comme auparavant à la dernière page, en bas de la marge, à droite. — Au VII^e siècle le parchemin parfois encore est fin, pourtant le plus souvent, il est épais et ridé. Les hastes supérieures de H et de L portent un petit trait d'ornement; le trait inférieur de L a la plupart du temps une queue; dans l'N le premier trait aussi bien que le troisième est orné; le plus souvent la panse de P est fermée; la panse de l'R devient plus grande; la barre du T est plus grande et sa partie gauche est fortement recourbée vers le bas (en particulier à la fin du siècle). La numérotation des cahiers se fait encore au bas de la marge, à droite, sauf vers la fin du siècle. De plus en plus les copistes de ce siècle accusent leur manque de culture et leur ignorance de la grammaire. — Au VIII^e siècle les traits supérieurs d'ornementation de H et de L deviennent plus grands; le trait inférieur de L se termine d'ordinaire par une longue queue; la première boucle de l'M est souvent fermée et le trait du milieu repose souvent sur une petite barre; le trait du milieu de l'N n'atteint ni le sommet du premier jambage ni le pied du troisième, d'où il suit que N a à peu près la forme de l'H capital; la panse de R est démesurément grande et descend jusqu'au milieu de la haste; à la barre de T pend à droite et à gauche un petit trait; de temps en temps T a la forme minuscule. Les cahiers sont désormais numérotés au bas de la marge, au milieu. De même les copistes de cette époque, jusqu'au règne de Charlemagne, sont aussi peu instruits qu'au siècle précédent. (Voir E. Chatelain, *Uncialis scriptura codicum latinorum novis exemplis illustrata*. Pars prior. Paris 1901.)

On trouve de nombreux exemples de l'écriture onciale, en dehors des collections mentionnées page II, en particulier dans l'ouvrage déjà cité de M. E. Chatelain, *Uncialis scriptura* etc. et dans Zangemeister et Wattenbach, *Exempla codicum latinorum litteris maiusculis scriptorum*.

Dans le supplément à Traube, *Vorlesungen und Abhandlungen*, p. 171—261, composé par P. Lehmann (sur les annotations de L. Traube), on trouve un index fort utile des manuscrits en onciale qui sont conservés. 390 manuscrits y figurent, avec des notes sur le lieu d'origine, sur la bibliothèque, où chaque manuscrit était primitivement conservé, ainsi que sur les ouvrages qui en donnent des descriptions et des reproductions (voir plus haut p. III).

4. Nouvelle cursive romaine.

Pl. 11. 13. 16. 22. 23. 23b. 24.

Dans l'histoire de l'écriture latine cette cursive est de la plus haute importance, c'est d'elle, en effet, que sont issues l'écriture demi-onciale et les écritures nationales ainsi que la minuscule carolingienne, et ses lettres contiennent les formes essentielles des petits alphabets, dont nous nous servons aujourd'hui encore pour les livres imprimés et pour l'écriture courante. Ce n'est que peu à peu qu'elle sortit de

l'ancienne cursive, au cours du III^e et IV^e siècle. Malheureusement les exemples nous manquent qui nous permettraient de suivre pas à pas cette évolution; on trouve pourtant quelques formes de transition dans l'inscription de Dioclétien *de pretiis rerum venalium*, ainsi que dans les inscriptions funéraires de notre planche 11 et dans la lettre latine de la planche 13. On remarquera particulièrement a, b, d, g, r, s.

La nouvelle cursive romaine nous est surtout connue par les

papyrus de Ravenne et les fragments d'écriture récemment découverts en Egypte (pl. 13. 22; voir aussi la signature du correcteur dans le Codex Hilarius de 509/10, pl. 20).

Elle se caractérise, comme l'ancienne, 1. par la forme courante des lettres, 2. par la tendance à la liaison entre les lettres (ligatures), 3. par la hauteur inégale des lettres. Mais toutes ces marques caractéristiques sont ici, dans la nouvelle cursive, plus fréquentes et plus saillantes.

1. La forme des lettres accuse une main fort légère qui écrit rapidement ou « en courant ». En outre la plupart des lettres ont fortement changé leur forme et beaucoup ont un grand nombre de formes variées. C'est l'effet de la rapidité de l'écriture et de la tendance à former les lettres de façon à faciliter les liaisons avec les lettres voisines.

2. Les ligatures. La nouvelle cursive se distingue aussi par des ligatures nombreuses et caractéristiques. Pour pouvoir écrire plus rapidement, on liait les lettres de beaucoup de façons. Ce sont ces ligatures qui rendent difficile la lecture de la cursive, mais on doit s'y appliquer parce qu'elles sont le type des ligatures des écritures nationales et de l'ancienne minuscule carolingienne, et elles nous aident à comprendre ces ligatures des temps postérieurs. Deux ligatures romaines ont subsisté jusqu'à nos jours : & (= et) et, dans l'écriture gothique, ft (= st). Voir la forme primitive de & pl. 13.

3. La hauteur inégale des lettres. Le caractère le plus typique de la nouvelle cursive c'est la distinction entre lettres longues et lettres courtes. Au premier coup d'œil on la reconnaît par les traits allongés de beaucoup de lettres. **a, m, n, o, t, u** sont d'ordinaire courtes; **b, d, h, k, l** montent haut, **g, p, q** descendent bas; **c, e, i, r** et les lettres **x, y, z** n'ont aucune grandeur déterminée : leur forme est tantôt longue, tantôt demi-longue, tantôt brève; enfin **f** et **s** vont souvent aussi bien au-dessus qu'au-dessous des lignes. Dans la nouvelle cursive nous avons donc le premier alphabet minuscule (*scriptura minuta*) et c'est à bon droit qu'on l'a désignée du nom de cursive minuscule. Dans la capitale les lettres étaient rangées comme entre deux lignes parallèles; la cursive majuscule et l'onciale accusaient déjà une forte tendance à rompre ces lignes et un certain nombre de lettres allaient, tantôt plus tantôt moins, au-dessus ou au-dessous des deux lignes; enfin les lettres dans notre cursive minuscule paraissent comme rangées entre quatre lignes parallèles : généralement les lettres courtes sont comprises entre les deux lignes du milieu; de même les panses ou boucles des lettres longues sont comprises entre ces deux lignes du milieu; mais ces lettres lancent leurs hastes et leurs queues jusqu'aux lignes extrêmes en haut ou en bas, ou tout au moins elles s'en rapprochent (car les hastes et les queues ne sont pas toujours d'égale longueur).

Lettres isolées de la nouvelle cursive.

Le trait droit de l'**a** ne dépasse plus le trait gauche; celui-ci est aussi grand que le trait droit et en est indépendant; l'**a** ressemble ainsi à l'**u** et a la forme ouverte qui, plus tard, subsista dans les écritures nationales (la planche 22 montre comment l'**a** se distingue de l'**u**). Souvent l'**a** a une forme réduite et est placé plus haut que les autres lettres. Les planches 11a et 13 montrent le passage de la forme ancienne à la forme nouvelle.

La haste de **b** (comme aussi celle de **d, h, l**) est composée de deux traits, poussés en haut et en bas et souvent formant une coulée. Au IV^e et V^e siècle parfois encore la boucle du **b** est du côté gauche, comme dans l'ancienne cursive (pl. 13).

La plupart du temps **c** est grand et souvent fait de deux traits; ce **c** cursif est précurseur du grand **c** ou du **c** brisé des écritures nationales.

Le trait droit du **d** est d'ordinaire vertical; au lieu de s'unir au trait gauche, il se courbe vers la droite sans toucher le trait gauche, et se prolonge souvent au-dessous de la ligne; **d** a donc ici la forme droite, qu'il a conservée jusqu'à nos jours dans l'écriture latine.

e prend une forme longue et une forme brève. La boucle supérieure est souvent fermée : ainsi **e** a un œil.

f n'a pas de barre en haut; la haste est légèrement recourbée vers la droite, en haut.

La partie supérieure du **g** qui dans la capitale et l'onciale constituait le corps de la lettre, est devenue très petite, la queue, au contraire, est longue et forte; avec le temps cette queue n'est plus formée d'un seul trait avec la partie supérieure, mais elle est faite d'un coup de plume indépendant : c'est le passage au **g** à queue développée de la demi-onciale et de la minuscule (voir l'évolution du **g** pl. 11. 13. 22).

i est tantôt bref, tantôt long ou demi-long.

l est la plupart du temps arrondi à la base; souvent pourtant il est anguleux comme dans la capitale.

m a la forme minuscule; le premier trait, qui dans l'onciale n'était qu'un trait latéral, est devenu maintenant indépendant, avec un coup de plume en haut. Le dernier trait descend tout droit ou est un peu recourbé à l'intérieur.

n aussi a la plupart du temps la forme minuscule et il est formé comme l'**m**; souvent pourtant il a la forme majuscule.

Souvent les lignes de l'**o** se croisent en haut.

p, comme plus tard dans les écritures nationales, a tantôt une forme petite et tantôt une forme grande.

La queue du **q** est très longue.

r est bref ou il est long et descend au-dessous de la ligne. Quand **r** est isolé, l'épaule est ondulée et finit en se tournant vers le haut; quand **r** est en ligature, l'épaule se détache de la haste en formant avec elle un angle droit ou un angle aigu : ce sont les deux formes de l'**r** que l'on rencontre plus tard dans les écritures nationales (**r** droit et **r** pointu). Souvent l'épaule de l'**r** prend très bas de sorte que la haste de l'**r** paraît fourchue (comparer la forme de l'**r** dans l'écriture pointue insulaire, pl. 32. 50. 54). **r** ressemble beaucoup à l'**s** (notre planche 22 montre comment il faut les distinguer).

s a une forme courte et une forme allongée. Il n'est plus ondulé, mais se compose plutôt d'un trait vertical qui, en haut, décrit un arc vers la droite; il a un coup de plume à peu près au milieu, là où dans l'ancienne cursive prenait le trait supérieur oblique; ce coup de plume est souvent allongé et presque indépendant et forme en bas avec le trait principal un angle aigu : on peut y voir l'origine de l'**s** fourchu, dont la forme est caractéristique de l'écriture pointue insulaire (voir pl. 32. 50. 54).

La haste du **t** décrit en bas une courbe à droite; souvent elle se recourbe d'abord vers la gauche, avant de se diriger vers la droite. Primitivement la barre du **t** est horizontale, plus tard, à gauche, elle s'incline : le **t** prend ainsi la forme que l'on rencontre plus tard dans les écritures nationales (comp. le grand **t** de l'écriture latine courante d'aujourd'hui).

La plupart du temps **u** a la forme d'onciale : le premier jambage est arrondi à la base, le second est droit; de plus on rencontre quelquefois déjà le petit **v** pointu, imitant la forme de capitale (voir pl. 23a); souvent **u** est suscrit, mais réduit de forme; il prend souvent alors la forme d'un trait ondulé (voir le petit **u** dans l'ancienne cursive, pl. 4).

Cursive impériale. Une forme particulière de la nouvelle cursive se développa dans la chancellerie impériale à Constantinople. On l'appelle cursive impériale (pl. 16). On a découvert de nouveaux fragments de cette cursive impériale parmi les papyrus de la collection de l'archiduc Rainer (N^o 523; reproduction de C. Wessely, *Schrifttafeln* etc., N^o 25).

Demi-cursive. On employa aussi la cursive comme écriture de manuscrit, pourtant avec quelque changement : les traits des hastes supérieures et inférieures ne sont pas aussi grands, les lettres sont plus fortes et plus serrées; les hastes supérieures sont souvent faites de deux traits, comme dans les documents, mais ces traits se tiennent d'ordinaire si serrés l'un contre l'autre qu'ils semblent ne former qu'un seul trait fort et annoncent déjà les hastes supérieures à forme de massue de l'époque suivante. Pour certaines lettres telles que **g, l, n** souvent les formes majuscules sont préférées (pl. 23b. 24). On peut désigner cette écriture du nom de demi-cursive. Dans l'histoire

de l'écriture elle joue un rôle important; en effet, l'écriture de manuscrit de trois écritures nationales en est immédiatement issue (voir l'ancienne écriture italienne pl. 25 b, l'écriture mérovingienne pl. 25 a, l'écriture visigothique pl. 35 a).

Pour les abréviations voir pl. 22. On remarquera en particulier l'abréviation des finales par un trait oblique.

5. Écriture demi-onciale.

Pl. 20. 23 c. 46.

La demi-onciale est issue de la cursive romaine : les lettres de cette cursive sont tracées avec art et les formes en sont belles, fermes et bien proportionnées. Cependant quelques lettres, surtout dans les anciens manuscrits, ont assez souvent des formes onciales, l'**N** majuscule en particulier se maintint longtemps.

D'ordinaire, la demi-onciale, surtout primitivement, a les lettres grandes et larges; à la regarder superficiellement, elle ressemble fort à l'onciale. Elle en diffère pourtant essentiellement : l'onciale, en effet, est une écriture majuscule, tandis que la demi-onciale est une écriture minuscule; de plus, dans l'onciale, quoiqu'elle subisse l'influence de la cursive en quelque sorte, les lettres correspondent généralement à celles de la capitale; la demi-onciale, au contraire, emprunte la plupart des formes de ses lettres à la cursive.

Les lettres les plus caractéristiques de la demi-onciale sont **a, g, n, r**.

Certaines lettres de la demi-onciale, telles que **b, d, m, r, s**, se rencontrent déjà au III^e et IV^e siècle (voir l'épître de Tite-Live, pl. 10 a, le décret de Dioclétien et l'inscription funéraire de Gaudentia, pl. 11, ainsi que le fragment *de formula Fabiana*, pl. 14). L'âge d'or de la demi-onciale va du V^e au IX^e siècle. Il est à remarquer qu'en général les codices en demi-onciale qui nous sont parvenus renferment des ouvrages de littérature chrétienne. Evidemment les chrétiens l'employaient de préférence pour leurs livres religieux.

Demi-onciale de Tours. Au IX^e siècle la demi-onciale fut imitée avec grand succès à l'école calligraphique de l'abbaye de S. Martin de Tours et on s'en servit aussi bien pour les manuscrits en entier que pour quelques pages, les débuts de livres ou de paragraphes. Du reste, elle ne se distingue de la minuscule carolingienne du même temps que par la forme des lettres mentionnées ci-dessus (**a, g, n, r**) et par la rondeur et ampleur des lettres (pl. 46. Voir L. Delisle, *Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au IX^e siècle*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 32, Paris 1885).

Lettres isolées de la demi-onciale.

Le trait de droite de l'**a** est vertical. La panse de gauche est grande et aussi haute ou peu s'en faut que le trait de droite; en beaucoup de manuscrits de l'époque primitive cette panse est ouverte ou à demi-ouverte en haut; **a** ressemble à un **c** et **i** juxtaposés. — On rencontre aussi quelquefois la forme de l'**a** oncial.

Les panses de **b, d, p, q**, dans les manuscrits anciens, sont ouvertes, plus tard elles sont fermées. A partir du VII^e siècle les hastes de **b, d, h, l, p, q** sont la plupart du temps ornées.

Le plus souvent **e** est fermé en haut par la languette, dans les manuscrits anciens pourtant il est souvent ouvert (comme dans l'ancienne onciale). **e** se tient entre les lignes du milieu ou dépasse la ligne médiane supérieure.

f n'a pas en haut de barre, mais la haste est recourbée vers la droite.

La tête du **g** est formée d'un trait droit ou ondulé; la queue est grande et ouverte à gauche. **g** ressemble au **z** allemand allongé d'aujourd'hui.

i et d'autres lettres, comme **m, n, r, u**, ont souvent une petite ligne de fuite ou tout au moins portent un coup de plume.

l est recourbé en bas, quelquefois pourtant ses lignes forment un angle droit, comme dans la capitale.

m se compose de trois jambages verticaux, unis en haut; le dernier jambage se retourne fortement à gauche, en dedans, comme dans l'onciale.

On trouve des reproductions des documents de Ravenne en particulier dans l'ouvrage de Gaetano Marini, *I Papiri diplomatici raccolti ed illustrati*, Rome 1805. Pour les fragments latins de la collection de papyrus de l'archiduc Rainer, voir *Führer durch die Ausstellung* (édité par J. Karabacek), Vienne 1894, p. 122 et 127. Il y a aussi beaucoup de reproductions de cette collection dans l'ouvrage cité déjà plusieurs fois de C. Wessely, *Schrifttafeln zur älteren lateinischen Paläographie*, Leipzig 1898, Nos 14. 16. 17. 18. 19. 21; quelques-uns de ces fragments sont datés des années 317. 396. 398. On trouvera d'autres indications de littérature dans les ouvrages déjà cités (au chapitre de l'ancienne cursive romaine).

n la plupart du temps a la forme majuscule.

L'épaule de l'**r** est longue et dans beaucoup de manuscrits descend très bas.

s d'ordinaire se compose de deux traits : le premier est vertical, l'autre est oblique; le trait oblique décrit un grand arc vers la droite.

La haste du **t** d'ordinaire est recourbée vers la droite, en bas; souvent elle se recourbe d'abord vers la gauche, avant de se diriger vers la droite. En beaucoup de manuscrits la barre du **t** s'incline en avant.

u a la forme ronde; souvent il est suscrit, mais alors il est réduit.

Les abréviations répondent en général à celles des manuscrits en onciale. Dans le palimpseste d'Autun, contenant un commentaire de droit, on trouve employées les *Notae iuris* (voir ci-dessous). Traube cite une demi-onciale à Vérone LIII (51), « où un système limité de notes juridiques a reparu » (*Paläographische Anzeigen* dans *Neues Archiv*, 26, p. 235).

Ligatures. Plus fréquemment que dans l'onciale nous trouvons les lettres reliées entre elles. Les languettes de **e** et de **f** en particulier, la tête de **g**, l'épaule de **r** et la barre de **t** sont souvent liées avec les lettres suivantes. Quelques lettres changent en même temps de forme : ainsi dans certaines liaisons **e** est grand, ouvert et comme brisé, **i** est prolongé au-dessous de la ligne; dans le Codex Hilarius de S. Pierre (pl. 20), au lieu de **ae** on a quelquefois **ε** cédillé (on en trouve un exemple pl. 136, ligne 9, du Facsimile de la *Palaeographical Society*).

Séparation des mots et des phrases. Dans les manuscrits anciens les mots se suivent sans interruption, plus tard de plus en plus on laisse un intervalle entre les mots. Les phrases et les membres de phrases sont la plupart du temps séparés par un petit espace; les phrases nouvelles commencent souvent par une lettre agrandie, les nouveaux paragraphes par une lettre, qui avance en marge. Comme signe de ponctuation on trouve souvent un point.

Maillon ne connaît pas encore le nom de demi-onciale (*semiuncialis*). Maffei non plus, à notre connaissance du moins. Toustain et Tassin pourtant consacrent à la demi-onciale un grand chapitre et en notent excellemment les caractéristiques. Ils l'appellent *écriture demi-onciale* ou *écriture mixte* (*Nouveau traité*, III, 204).

De tous les manuscrits en demi-onciale connus les fragments du commentaire aux Institutions de Gaius, découverts par Chatelain en 1898 dans la bibliothèque du séminaire d'Autun semblent être les plus anciens. Chatelain fait remonter ces fragments au V^e siècle (*Journal des Savants*, 1898, p. 378; *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1898, p. 383; P. Krüger, *Der Kommentar zu Gaii Institutiones in Autun*, dans la *Zeitschrift für Rechtsgeschichte*, romanistische Abteilung, 24, Weimar 1903, p. 375).

Parmi les manuscrits en demi-onciale qui sont datés, citons : Les *Fasti consulares* du Codex LV (53) de Vérone, commencés en 487 (Zangemeister-Wattenbach, pl. 29/30); le Codex Hilarius aux archives de Saint-Pierre de Rome, collationné en 509 ou 510 (pl. 20); le Codex XXXVIII (36) de Sulpice-Sévère dans la bibliothèque du chapitre de Vérone, de l'année 517 (Zangemeister-Wattenbach, pl. 32; Arndt-Tangl, 3^e édit., pl. 34a); le commentaire sur les épîtres de S. Paul, à Montecassino, lu en 570 (pl. 23c).

Pour déterminer l'âge des manuscrits non datés, voici les critères, que Chatelain nous donne : Au V^e siècle **a** est un peu plus petit que les autres lettres brèves, ou bien il est oblique. **e** est assez grand et a la forme d'onciale. Les hastes supérieures de **b, d, h, l** et les hastes inférieures de **p, q** n'ont aucun trait d'ornement. Le premier jambage de **N** est un peu plus long que le second. La panse de **q** est souvent plus large que haute. Dans les liaisons *ci* et *li* **i** se prolonge souvent au-dessous de la ligne. Les cahiers sont numérotés par un chiffre ou une lettre, placé en bas de la dernière page dans le coin de droite. — Au VI^e siècle le plus souvent **e** a la forme de minuscule. Le jambage du milieu de **m** (au moins dans la première moitié du siècle) n'a pas encore de ligne de fuite. Les lettres longues ne sont point encore ornées. La barre du **t** s'incline quelquefois en avant. Pour **m** et **n** à la fin des lignes on a un trait horizontal d'abréviation, sur la voyelle qui précède et le plus souvent sans point. **l** et **i** ne forment pas ligature. — Au VII^e siècle on commence à orner les hastes supérieures et inférieures. Le jambage du milieu et souvent aussi le premier jambage de l'**m** ont en bas une petite ligne de fuite. **u** commence souvent avec une petite ligne. Pour **m** et **n**, vers la fin du siècle, on a un trait d'abréviation non seulement à